

Souvenirs  
de la  
banlieue

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Souvenirs de la banlieue  
Sommaire: t. 1. Sylvie.  
ISBN 978-2-89585-231-5 (v. 1)  
I. Titre. II. Titre: Sylvie.  
PS8623.A24S68 2012 C843'.6 C2011-942894-6  
PS9623.A24S68 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : © Iofoto, iStockphoto

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS  
[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE  
[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM  
[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Pour communiquer avec l'auteure : [rosette.laberge@cgocable.ca](mailto:rosette.laberge@cgocable.ca)

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de France

ROSETTE LABERGE

Souvenirs  
de la  
banlieue

Tome 1

*Sylvie*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## De la même auteure

*Maria Chapdelaine – Après la résignation*, roman historique,  
Les Éditeurs réunis, 2011.

*La noble sur l'île déserte – L'histoire vraie de Marguerite de Roberval,  
abandonnée dans le Nouveau Monde*, roman historique,  
Les Éditeurs réunis, 2011.

*Le roman de Madeleine de Verchères – Sur le chemin de la justice*, roman  
historique, Les Éditeurs réunis, 2010.

*Le roman de Madeleine de Verchères – La passion de Magdelon*, roman  
historique, Les Éditeurs réunis, 2009.

*Sous le couvert de la passion*, nouvelles, Éditions du Fada, 2007.

*Histoires célestes pour nuits d'enfer*, nouvelles, Éditions du Fada, 2006.

*Ça m'dérange même pas !*, roman jeunesse, Éditions du Fada, 2005.

*Ça s'peut pas !*, roman jeunesse, Les Glanures, 2001.

*Ça restera pas là !*, roman jeunesse, Les Glanures, 2000.

*À ma sœur et amie Chantale,  
cette battante qui ne se contente pas de rêver sa vie...*



# Chapitre 1

*Longueuil, le 15 janvier 1966*

Le regard noir, Sylvie s'adresse aux jumeaux :

— C'est la dernière fois que je vous le dis ! Vous n'aviez qu'à y penser avant. Vous irez au lit aussitôt que vous aurez fait vos devoirs et vos leçons. Et je ne veux plus entendre un seul mot sortir de votre bouche aujourd'hui. J'espère que je me suis bien fait comprendre...

Du haut de leurs huit ans, François et Dominic baissent la tête. Ils connaissent suffisamment leur mère pour savoir qu'il vaut mieux qu'ils se fassent oublier – et le plus tôt sera le mieux. De nature habituellement tolérante, Sylvie punit très rarement ses enfants. C'est vrai qu'ils ne lui en donnent pas souvent l'occasion ; chez les Pelletier, chacun sait ce qu'il a à faire. Mais quand les enfants l'obligent à sévir, elle est intraitable. Elle se plaît souvent à leur dire qu'elle peut être adorable, mais qu'elle peut aussi se montrer impitoyable. Dans ces cas-là, même Michel, son mari, n'arrive pas à la faire changer d'idée. Chaque fois qu'il est témoin d'une telle scène, il ne peut s'empêcher de plaider la cause de ses enfants.

— Voyons donc, tu pourrais au moins les laisser aller jouer dehors une petite demi-heure après le souper. Ils ont passé la journée enfermés à l'école, ces pauvres enfants.

— Combien de fois vais-je devoir te le répéter ? s'indigne Sylvie avant de soupirer. Il n'est pas question que tu viennes défaire ce que je fais. Je te rappelle que c'est moi qui les élève, ces enfants-là.

— Tu devrais en profiter pourtant, reprend Michel. Avant, tu te plaignais que je travaillais trop et là, tu te plains que je me mêle de

tes affaires. À ce que je sache, tu ne les as pas faits toute seule ces enfants-là.

— C'est bien certain. Mais ça ne te donne pas le droit de travailler contre moi.

Les jumeaux aiment voir leur père les défendre même s'ils savent très bien qu'il n'a aucune chance de gagner. Les dés sont jetés : ils n'iront pas jouer dehors ce soir, même s'il neige à plein ciel. Ils feront ce que leur mère leur a ordonné sans rouspéter. Ils ne l'avoueront pas, mais cette fois ils ne l'ont pas volé. La tête baissée sur leur assiette, ils se lancent des regards en coin, les yeux remplis de malice. Aujourd'hui, le jeu en valait largement la chandelle. Ils se retiennent d'éclater de rire tellement ils sont fiers d'eux. À côté du plaisir qu'ils ont eu à lancer des œufs sur la maison du vieux Masson, aller au lit plus tôt ce n'est vraiment pas grand-chose. Ils étaient six à viser les fenêtres en criant des injures au vieil homme aussi fort qu'ils le pouvaient, tellement qu'ils en ont presque perdu la voix. Il était grand temps qu'ils lui règlent son compte, à celui-là. Monsieur Masson est si malcommode que chaque fois qu'ils passent devant sa maison — c'est-à-dire à l'aller et au retour de l'école le matin, le midi et le soir —, il sort dehors et leur crie de changer de côté de rue en les menaçant de son vieux balai qui ressemble à celui d'une sorcière.

— Allez-vous-en ! Je vous interdis de marcher sur mon terrain, *gang* de petits morveux ! Je vais vous apprendre à vivre, moi. Si vous étiez mes enfants, je vous botterais le derrière.

C'est trop injuste ! Jamais personne n'a osé poser un pied sur son terrain sacré. Tous restent sur le trottoir quand ils passent à la hauteur de sa maison ; personne ne veut avoir affaire à cet homme qui aboie comme un chien méchant. D'ailleurs, plus souvent qu'autrement, c'est en courant que les jeunes passent devant chez lui pour éviter les coups. Il serait plus simple de marcher de l'autre côté de la rue, mais la dame qui vit en face du vieux Masson est encore pire que lui. Elle passe son temps à laver son bout de trottoir à la brosse, à genoux.

Beau temps, mauvais temps, madame Parapouil – c’est comme ça que les enfants l’ont surnommée – s’acharne à la tâche en chantonnant en autant que personne ne vienne troubler son travail. Si, par malheur, quelqu’un ose piétiner le ciment fraîchement nettoyé sous ses yeux, gare à lui. Elle se relève d’un bond et se lance à la poursuite du coupable dans l’espoir de lui asséner des coups de brosse. Alors, entre la vieille et le vieux, le risque de se faire frapper demeure moindre du côté de monsieur Masson, car il est moins alerte qu’elle. Tout ça, c’était vrai... jusqu’à la semaine dernière. Alors que les enfants passaient devant sa maison comme ils le font chaque jour, il a réussi à attraper un jeune de la *gang* alors que personne n’avait rien fait. Il l’a frappé si fort avec son balai que le pauvre a encore un gros bleu sur le bras. C’en était trop ! Les enfants en ont discuté et c’est là qu’ils ont décidé de passer à l’attaque. Ils ont tous vidé leur tirelire et, en mettant leurs avoirs en commun, ils ont eu assez d’argent pour acheter trois douzaines d’œufs. Le calcul était facile à faire : ils auraient chacun six œufs à lancer sur la maison du vieux Masson. Aussitôt dit, aussitôt fait. Deux projectiles ont même atteint le vieux en pleine poitrine. Jusque-là, tout allait bien. C’est alors que les choses se sont gâtées.

Sylvie revenait du dépanneur au même moment. En tournant le coin de la rue, elle a tout vu. Les jeunes riaient à gorge déployée alors que le pauvre vieux se défendait comme il le pouvait, son balai à la main. Plus elle approchait de la scène du crime, plus ses craintes se confirmaient. Elle entendait bel et bien ses jumeaux hurler de plaisir. Sans réfléchir davantage, elle s’est mise à courir. Quelques secondes plus tard, elle a agrippé ses deux rejetons par un bras et les a obligés à la suivre jusqu’à la maison. Elle était si furieuse que, parfois, ils ne touchaient même pas le sol. Les jumeaux ont eu beau lui raconter ce qui s’était réellement passé, elle n’a rien voulu entendre. Pour elle, les enfants doivent le respect aux adultes, un point c’est tout.

— Junior, passe-moi le beurre, ordonne Sylvie dans l’espoir de mettre fin à la discussion avec Michel. Et arrête de t’empiffrer comme

si c'était ton dernier repas. Je ne sais pas comment tu fais ton compte, mais chaque fois, tous les plats se retrouvent devant toi, comme si tu étais le seul à manger dans cette maison.

Sans dire un mot, le jeune garçon s'empare du beurre et le tend à sa mère avant de piquer à nouveau sa fourchette dans un gros morceau de poulet rôti.

Sylvie se fâche :

— Coupe ta viande ! Je ne peux pas croire qu'à douze ans, tu manges encore comme un enfant. Depuis que tu es au monde, je te montre les bonnes manières et c'est comme si je parlais à un mur. Une chance qu'on ne va jamais au restaurant parce que je serais gênée.

Trop intéressé par ce qu'il y a dans son assiette, Junior ravale ses larmes. Il est habitué à ce que sa mère lui fasse des remarques à table, c'est comme ça à chaque repas, mais en même temps il ne s'habitue pas. Il se demande pourquoi elle agit ainsi avec lui. Il ne fait rien de plus que les autres ; il mange, c'est tout. Il porte sa fourchette à sa bouche et engloutit le gros morceau de poulet qui lui remplit les joues, tellement qu'il a peine à mâcher. Sylvie voit rouge. Elle se lève en repoussant sa chaise bruyamment et, une fois à la hauteur de son fils, elle lui tire une oreille en soupirant avant de s'emparer de son assiette. Elle retourne à sa place et se met à couper la viande en petites bouchées. Elle y met tellement d'ardeur que le couteau grince dans l'assiette.

— Tu devrais avoir honte que maman te coupe encore ta viande ! s'exclame Sonia, la seule fille de la famille.

— Au lieu de faire la morale à ton frère, passe-lui son assiette, rétorque Sylvie.

Sonia s'exécute en silence. Il vaut mieux ne pas jeter d'huile sur le feu. Junior n'est pas son frère préféré... enfin, plus maintenant. Le

regarder s'empiffrer de la sorte lui donne mal au cœur. Et puis, il est plus sensible qu'une fille. Dès que quelqu'un l'agace un peu trop, de grosses larmes perlent au coin de ses yeux. Junior, c'est un mou, il n'a aucune défense, et ça, Sonia ne peut pas le supporter. Son frère est tout le contraire d'elle, à croire que le bon Dieu s'est trompé : il lui a donné un caractère de garçon et Junior a hérité d'un tempérament de fille. Alors qu'elle se fait souvent traiter de garçon manqué, Junior, lui, se fait traiter de fillette. Heureusement, Sonia a assez de caractère pour ne pas se laisser atteindre par les insultes. De son côté, Junior encaisse sans laisser voir combien ces attaques lui font de la peine.

Dès que son assiette est devant lui, Junior pique plusieurs morceaux de viande sur sa fourchette puis il porte celle-ci à sa bouche. Avant que sa mère coupe sa viande, il prenait de gros morceaux. Maintenant, il en prend autant qu'il le peut avec sa fourchette, ce qui revient au même. Ce n'est pas sa faute, il adore manger. S'il ne se retenait pas, il n'arrêterait jamais. Par-dessus tout, il déteste prendre de petites bouchées ; il aime avoir la bouche remplie de nourriture. Ce n'est qu'ainsi qu'il a l'impression de manger à sa faim. Alors que sa mère s'apprête à le gronder, Martin – son frère de quinze ans – se dépêche de venir à sa rescousse :

— Vous ne devinerez jamais qui j'ai vu en revenant de l'école aujourd'hui...

D'un tempérament doux, Martin n'aime pas les disputes, et encore moins à table. Il déteste vraiment lorsque sa mère s'en prend à Junior et à sa façon de manger. C'est vrai que son frère s'empiffre toujours comme s'il n'avait rien avalé depuis deux jours, mais qu'est-ce que ça peut bien faire ? Junior mange tout le temps. Il sort à peine de table qu'il a déjà le nez dans les armoires, mais cela ne fait pas de lui un mauvais garçon. Et il n'est même pas gros ! Martin a toujours eu un faible pour Junior. Déjà, quand il était petit, il prenait sa défense. Il lui arrive même d'aller passer les circulaires avec lui. Il est sûrement celui qui le connaît le plus. Junior est sans défense alors que Martin en impose juste par sa stature, qu'il a héritée de son père. D'ailleurs,

celui-ci lui dit souvent qu'il est un vrai Pelletier, qu'il ressemble à son frère le plus vieux. Mais cet oncle, il ne l'a jamais vu et son père n'en parle jamais.

Sans attendre que quelqu'un risque un nom ou, pire, que sa mère réprimande encore Junior, Martin poursuit :

— Imaginez-vous que je suis arrivé face à face avec la belle Lucie.

— Lucie Lépine ? demande Alain, l'aîné de la famille, soudainement intéressé par les propos de son frère.

— En personne ! Tu aurais dû la voir. Elle est plus belle que jamais.

— Mais que faisait-elle dans le coin ? demande Alain.

— Sa famille et elle viennent de s'installer à quelques coins de rue d'ici.

— Ça, c'est une excellente nouvelle ! s'écrie Alain en se frottant les mains, un large sourire sur les lèvres.

— Calme-toi, conseille Martin en le regardant. Ne te fais pas trop d'idées. Elle m'a raconté qu'elle sortait avec quelqu'un, un certain Stéphane Parent.

— Non, elle ne sort pas avec ce crétin ! fulmine Alain. Je ne te crois pas.

— Le nom me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à mettre un visage dessus.

— Laisse-moi te rafraîchir la mémoire. Te souviens-tu du grand brun qui travaillait à la piscine ?

— Celui qui avait des grandes palettes et qui zozotait ?

— En plein lui !

— Voyons, tu n'es pas en train de me dire que c'est avec lui qu'elle sort ? Ça n'a aucun sens. Dans le temps, pas une seule fille ne s'intéressait à lui. En plus, c'est un imbécile, il est toujours prêt à se battre pour un rien. Je ne peux pas croire...

— Moi, je suis plutôt content de savoir qu'elle sort avec lui. Comme ça, ce sera plus facile pour moi. Je l'ai toujours trouvée belle, cette fille-là. Et intelligente aussi !

— Je t'avoue que depuis que je sais avec qui elle sort, je la trouve pas mal moins intéressante.

— Ne sois pas méchant, lance Sylvie. Il a peut-être changé depuis le temps.

— Impossible ! répond Alain. Quand tu viens au monde innocent, c'est pour la vie.

— Je suis assez d'accord avec toi, lance Martin.

— C'est comme le père Masson, laisse tomber François du bout des lèvres.

Mais ces quelques mots n'échappent pas à Sylvie.

— J'ai très bien compris ce que tu viens de dire ! s'écrie sa mère en lui lançant un regard courroucé. Je t'avais pourtant averti. Tu seras privé de sortie demain aussi.

François a envie de rouspéter, mais il se retient à temps. C'est alors qu'il reçoit un coup de pied sur une cheville. Surpris, il lance à son frère Luc :

— Ayoye ! Pourquoi m'as-tu frappé ?

Sylvie se rend près de François. Elle le prend par un bras et lui ordonne de se lever.

— À bien y penser, tu feras tes devoirs et tes leçons demain matin. Pour le moment, je t'ai assez vu. File dans ta chambre. Je t'interdis d'en sortir avant demain matin.

— Lâche-moi, tu me fais mal !

— Tu ne t'en souviendras plus le jour de tes nocces, je te le promets.

— Est-ce que je peux au moins aller aux toilettes ? demande l'enfant une fois libéré de l'emprise de sa mère.

— Tu as intérêt à faire vite !

Fier de son coup, Luc se tient les côtes tellement il rit. En apparence très réservé, il tire un malin plaisir à faire prendre des punitions aux jumeaux. Tout le monde le sait, mais chaque fois que Sylvie le punit il se paie une nouvelle crise d'asthme. Et la maladie, c'est quelque chose qu'elle ne peut supporter. En dix ans de vie, Luc a fait autant de séjours à l'hôpital qu'il a d'années d'âge et chacun d'eux a été très pénible pour elle. Sylvie aimerait tellement que son fils ne soit plus jamais obligé de retourner à l'hôpital. La conséquence de tout ça, c'est que Luc profite de la situation autant qu'il le peut. Seulement, ce soir, il a oublié que son père était arrivé de travailler plus tôt. Michel n'accepte pas qu'un des enfants ait des privilèges. Pour lui, la justice passe avant tout. C'est pourquoi il dit à Luc :

— Toi aussi, tu vas aller dormir après avoir fait tes devoirs et tes leçons.

En entendant ces mots, Luc se met instantanément à respirer difficilement, mais cette fois, Michel n'a pas l'intention de s'en laisser imposer. Il hausse le ton d'un cran :

— Tu peux te taper la crise que tu voudras, tu vas quand même aller te coucher en même temps que Dominic. Si tu penses que je ne me suis pas rendu compte de ton petit jeu, mon garçon, tu te mets un doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Luc est asthmatique, et toute la famille sait qu'il se sert souvent de sa maladie pour éviter les punitions. Comme son père est rarement à la maison ces derniers temps, en fait ces dernières années parce qu'il travaille tout le temps, Luc peut faire ses mauvais coups à son aise. C'est beaucoup plus facile avec sa mère. D'ailleurs, selon les autres enfants de la maison, Sylvie couve un peu trop son « petit malade » – comme elle se plaît à l'appeler.

Michel regarde son fils dans les yeux, insensible à sa difficulté de respirer. Il le sait quand il fait semblant, et c'est le cas présentement. Il s'est fait mener en bateau tellement souvent. Il se permet même d'ajouter d'un ton autoritaire :

— Et s'il le faut, je te conduirai moi-même à l'hôpital.

Sylvie est outrée par ce qu'elle vient d'entendre. Plus Michel parle, plus elle sent la colère l'envahir. N'en pouvant plus, elle s'écrie :

— Veux-tu bien arrêter de l'agresser ! Tu vois bien qu'il a de la misère à respirer, le pauvre enfant.

— Si tu ne le couvais pas autant, il irait beaucoup mieux. Regarde-le attentivement : il joue la comédie.

— Ça paraît que tu ne fais pas d'asthme. Comment peux-tu t'imaginer qu'il fait semblant ?

Puis, à l'adresse de son fils, elle murmure :

— Respire tranquillement, mon grand. Je vais te donner ton sirop rouge.

Elle fait avaler une grosse cuillère de sirop à Luc. Il grimace. De retour à sa place, elle surveille le moindre petit signe de détresse de la part de son fils.

— Si ça ne va pas, je t'en donnerai une autre dose.

Quelques minutes suffisent pour que Luc respire normalement, ce qui n'échappe pas à Michel. Celui-ci déclare :

— Je te l'avais dit qu'il n'était pas en crise. Il te manipule comme il veut. Allez, Luc, va faire tes devoirs et tes leçons et après tu iras te coucher.

— Mais papa...

Michel ne le laisse pas finir sa phrase.

— Il n'y a pas de mais. Je ne changerai pas d'idée.

Michel déteste se faire manipuler par un de ses enfants. Et Luc est passé maître dans cet art. Le fait qu'il soit malade n'excuse en rien son comportement.

Michel n'aime pas la maladie lui non plus, mais contrairement à Sylvie, il vit plutôt bien avec elle. D'après lui, lorsque la maladie nous frappe, il faut faire avec. C'est sûr qu'il n'a pas le même vécu que sa femme à ce chapitre ; cette dernière a fait de l'anémie pendant les trois premières années de sa vie. Quand il l'a rencontrée, elle tremblait encore à la seule vue d'un hôpital. Il doit reconnaître qu'elle a fait beaucoup de progrès depuis. Aujourd'hui, elle est capable de soigner les siens et même d'entrer dans un hôpital. Dans sa famille à lui, on jouit d'une santé à toute épreuve. Chez les Pelletier, on vit vieux et on meurt en santé...

Depuis qu'il travaille à Longueuil, Michel mange plus souvent avec la famille. Cela lui plaît beaucoup maintenant, mais il a mis un peu de temps à s'habituer. Avant, quand il travaillait à bâtir l'île Notre-Dame, il partait au travail avant que tout le monde se lève et rentrait plus souvent qu'autrement alors que tous les siens étaient déjà au lit ou sur le point d'y aller. Il passait ses grandes journées à charroyer la terre qu'on retirait du sol pour creuser le métro de Montréal et allait la porter sur l'île Notre-Dame – enfin, ce qui est devenu l'île Notre-Dame. Il a tellement fait de voyages de terre qu'il a arrêté de les

compter. Chaque fois qu'il y pense, il n'en revient pas : une île a été bâtie de toutes pièces. Elle a été créée pour l'Expo 67 afin de souligner le 100<sup>e</sup> anniversaire du Canada. Quand Michel va voir sa famille au Saguenay, personne ne le croit lorsqu'il raconte qu'il a participé à la construction d'une île. Quand il explique que ce bout de terre va recevoir des millions de personnes de partout dans le monde pendant les six mois que durera l'Expo universelle, tous le regardent avec un sourire en coin. Mais le pire, c'est lorsqu'il annonce que bientôt Montréal aura un des plus grands tunnels sous-marins au Canada. Là, c'est le comble. Ils ne se contentent plus de sourire, ils éclatent de rire. « Voyons donc ! s'est exclamé le mari de sa sœur aînée. Ce n'est pas possible de construire un tel tunnel. Ça n'a pas de bon sens ce que tu racontes. »

Pourtant, c'est grâce à la construction de ce tunnel que Michel a pu enfin s'installer en banlieue ; il en rêvait depuis si longtemps. Il n'est pas le seul à avoir été exproprié, mais dans l'ensemble les familles ont préféré demeurer sur l'île. Lui, il a sauté sur l'occasion pour venir s'installer à Longueuil. Sylvie aurait préféré rester sur l'île, elle y est née, mais Michel considérait qu'il avait fait sa part. La vie à la ville, ce n'est pas pour lui. Il préfère de loin une vie plus tranquille. Ici, il peut suivre facilement les allées et venues de ses enfants – enfin, quand il est là –, alors qu'à Montréal il perdait leur trace plus souvent qu'autrement. Les jours d'été, les enfants partaient le matin pour aller à la piscine et revenaient seulement pour le souper. Entre les deux, les parents ignoraient où étaient leurs enfants et ce qu'ils faisaient. Ils savaient que ceux-ci étaient sur le point de rentrer quand ils les entendaient insulter les Anglais qui habitaient sur la rue. La seconde d'après, les opprimés leur rendaient la monnaie de leur pièce au centuple. Les jours d'hiver, les enfants allaient patiner là où la glace était la plus belle, ce qui les entraînait parfois un peu loin de la maison, selon leurs parents. Les jours de neige, les jeunes déclaraient la guerre aux Anglais. Une guerre sans merci se poursuivait pendant tout l'hiver chaque fois que l'une des parties osait mettre les pieds sur le territoire ennemi.

Maintenant que Michel travaille à Longueuil, il pourrait même venir dîner à la maison, mais il préfère manger sur le chantier, avec ses collègues de travail.

Ce n'est qu'à dix heures que la maison retrouve enfin sa tranquillité. Endormi dans son fauteuil, devant la télévision, Michel n'entend plus les nouvelles depuis un bon moment. Comme chaque soir, Sylvie laisse son tricot de côté et vient le réveiller :

— Tu ferais mieux d'aller te coucher dans le lit. Je vais te rejoindre dans quelques minutes.

À peine une heure plus tard, Michel se réveille en sursaut. Il entend râler dans son oreille droite. Il entrouvre les yeux, mais le bruit reste présent. Il ferme ses yeux ; le son est toujours là. Il s'assoit d'un coup dans son lit. C'est alors qu'il voit Luc planté à côté de lui. Il est pâle à faire peur. Le pauvre a toutes les misères du monde à respirer. Paniqué, Michel se tourne vers Sylvie. Elle dort à poings fermés, elle ronfle même. Il la secoue pour qu'elle se réveille. Quand elle réalise dans quel état se trouve Luc, elle sort de ses gonds :

— Je savais que Luc ne jouait pas la comédie. C'est bien toi qui as dit que tu le conduirais à l'hôpital s'il faisait une vraie crise ? Eh bien, vas-y. Je vais t'attendre ici.

— Mais je travaille à sept heures ! réplique Michel. Je pensais plutôt vous conduire à l'hôpital et revenir me coucher.

La seconde d'après, Sylvie se tourne sur le côté et remonte les couvertures par-dessus sa tête. Comme chaque fois qu'un des siens est malade, elle est morte d'inquiétude, mais elle se garde bien de le laisser paraître. Cette nuit, l'occasion est parfaite pour que Michel comprenne que Luc ne fait pas semblant.